

L'automne est doux cette année. Dans ce petit espace qui t'est dédié, entre le potager et la maison, les bambous foisonnent. Le cerisier du Japon, les rosiers et le sureau ont fleuri, les uns après les autres, et ton jardin se prépare désormais à l'hiver, entamant une mue vert sombre. Les feuilles, qui commencent à s'amasser sur le sol, dégagent une odeur réconfortante de pourriture végétale. Plus agréable que celle des décompositions humaines et animales, elle est un rappel du cycle de la vie avec lequel je peux cohabiter. Elle me prépare à l'hiver, qui reprendra les formes de celui qui avait suivi ton départ, le premier de ma vie d'endeuillée. Depuis ta mort, chaque saison a ses façons de me rappeler ma condition.

Tu as peut-être quatre ans. Tu viens d'emménager ici avec ta mère et ta sœur, après avoir vécu dans un HLM de la grande ville la plus proche. Ta mère est au bout d'elle-même, c'est-à-dire très loin de toi, et tu sens déjà confusément qu'il te faut prendre soin d'elle. La maison dans laquelle vous vous installez est humide et sombre. Elle se dissimule au terme d'un petit sentier qui plonge vers l'extrémité est du hameau. Dans peu de temps, ta mère oubliera le gaz allumé et la maison brûlera. Elle se calcinera discrètement mais en totalité, de l'intérieur et sans flammes. Une belle métaphore à n'en pas douter. Ta mère survit, ta mère oublie, et ce qu'elle délaisse dans ce geste se consume. Elle gardera longtemps le vestige calciné d'une bague en or et lapis-lazuli offerte par ton père du temps de leurs fiançailles.

Cet automne-ci nous nous retrouvons devant la stèle que maman t'a construite. De cette famille composée sans trop y

réfléchir, comme la plupart des familles, par la synthèse des impulsions du corps et de la contractualisation des relations, il ne reste plus grand monde. Cela ajoute à la tristesse. Décès, drames, défections. On se représente à tort la famille comme cette entité bien délimitée, immuable, soudée par un terreau biologique. Or c'est un terrain fluctuant, en partie instable, en recomposition permanente. Où la biologie n'est que peu de chose, quoi qu'on en dise. La famille que tu as connue de ton vivant n'existe presque plus, et, aujourd'hui, d'autres nous sont venues qui ne t'ont pas connue. Ce qui fait notre commun peu à peu s'éloigne de toi.

Tu as trente ans. Tu reviens au hameau pour la première fois depuis longtemps. Depuis ton mariage, célébré à la mairie du village. Tes sœurs ont fait de ta venue une surprise. Lorsque tu entres dans la maison, par la porte latérale, celle qui donne directement sur la cuisine et ta mère, le visage de celle-ci se transforme. Elle en pleurerait si elle savait pleurer. Tu arrives quand tout le monde est déjà là. La tablée est longue et bruyante, comme dans tes souvenirs. On t'accueille d'un sourire timide, les yeux pleins de sollicitude. On est prêtes à jouer la comédie pour ne pas te brusquer. Peut-être est-ce que cela t'arrange. Peut-être aussi que tu en crèves un peu plus, qui peut savoir ? Ta mère s'affaire en cuisine, c'est sa façon à elle d'habiter le malaise, de pratiquer un retrait sans lequel elle ne peut pas faire avec ses proches. Ta mère compense depuis toujours, le travail domestique est une de ses stratégies. Ce soir, tu la rejoins et te prêtes à son jeu. Tes apparitions à table sont brèves, emballées de peu de mots. Ta petite sœur t'observe et retient son souffle.

J'ai disposé des bougies sur le pourtour du terre-plein central, au pied des bambous. Leurs flammes labiles se mêlent doucement au bleu profond de la nuit qui s'installe. Le moment est maladroit, les gestes et les mots sont autant d'explorations, appesanties par l'émotion. Plus personne ne nous apprend à faire avec la mort. Nous parlons un peu,

tournées vers ta stèle, mais en réalité nous nous parlons les unes aux autres. En partant, tu as fermé derrière toi une porte infiniment lourde, qu'il nous coûte d'ouvrir. Ne nous en veux pas si nous l'avons si longtemps laissée fermée, il n'est pas aisé de survivre à celles qu'on aime.

Moi qui te parle en silence depuis toujours, je commence seulement à t'écrire ce soir. Ta vie, ses débuts, ses sursauts et sa fin, continuent d'organiser la métrique de la mienne, ses mouvements de plaques.

C'est d'abord le bruit discret d'un papier que l'on fait glisser sur le parquet, par l'interstice sous la porte. Ce sont quelques mots, griffonnés par une connaissance. *Je suis désolée pour toi.* Dans la chambre fermée, je suis blottie dans les bras d'une amie. La pièce est sombre, protégée de la lumière criarde et de la chaleur étouffante de ce début d'après-midi. De ce côté-ci de l'Europe, il fait encore chaud. *Si on t'appelle, c'est que tu dois venir,* m'avait dit maman au téléphone. J'étais prévenue, le sous-texte était clair pour tout le monde. Mais pas pour moi. Alors pourquoi suis-je en train de pleurer ? Ce qui ne m'est pas encore accessible en pensée fait déjà son chemin en moi, insensible à ma peine.

Quelques heures plus tard, c'est l'autre côté du continent. Celui où il fait déjà froid, qui baigne dans le brouillard. Le train depuis l'aéroport est plongé dans la pénombre. Il s'arrête trop souvent. Les lumières palpitantes des faubourgs viennent, par intermittence, soutenir les néons fatigués de l'allée centrale. Je ne sens plus mon corps. Depuis déjà des mois je m'échine à quelque chose le concernant. Je ne sais pas bien quoi. Le faire disparaître peut-être, ou bien tenter de le sentir à nouveau. Peu à peu, il s'est effacé, jusqu'à ce moment, cette nuit d'automne et sa dissolution presque complète dans les reflets poudrés des rues de Londres.

À la sortie de la station de métro, mon père m'attend, planté dans l'obscurité. Je vois mal son visage, mais j'en discerne déjà les traits tendus, épuisés. Nous nous embrassons, sans un mot. Puis, je le suis dans l'entrée de l'hôpital, éclaboussée par la lumière blafarde qui est le propre de toutes les institutions de ce type. Comme une façon de nous pousser, déjà, à la

capitulation. C'est ensuite un enchevêtrement de couloirs, puis l'arrivée dans le service d'oncologie et sa moiteur tenace, due à la proximité de l'incinérateur. Il y a un sas, entre le couloir et ta chambre, un espace tout petit, suffisant pour laisser s'ouvrir les deux portes qui le cernent. Dans ce recoin, appuyée contre le mur, maman est là, qui pleure. Elle se jette dans mes bras. Nous nous touchons sans nous sentir, nous nous regardons sans nous voir. La douleur la plus vive est cruelle, et c'est mentir que de dire qu'elle rassemble. En vérité elle atomise.

Dans la chambre, où maman m'a poussée avant de partir dans la direction opposée, je ne te reconnais pas. Ou plutôt, je ne te vois pas. Tu disparais sous les tuyaux, les machines. Le bas de ton corps est comme tuméfié. Il est gonflé, noir, méconnaissable. Ton visage est couvert d'un masque qui t'aide à respirer. Je me tiens dans l'entrée, sans savoir comment me signaler à toi. Tu ne t'es pas encore rendu compte de ma présence. Je finis par te contourner, et embrasser le seul espace de peau encore visible : le sommet, lisse, de ton crâne nu. Alors, tu lèves les yeux et d'un geste lent, tu retires ton masque.

Merci ma chérie, c'est gentil d'être venue.

Gentil. L'adjectif me frappe à la gorge. J'étouffe. Alors je bégaie que je t'aime, et que l'amour ça n'a rien à voir avec la gentillesse. Je suis ta petite sœur. Si petite que, même à ce moment, tu me remets à ma place en une seule phrase. J'essaie de ne pas pleurer. Je ne peux même pas t'enlacer, inatteignable que tu es, parmi la cohue des embranchements qui te nouent le corps. Je reste là, les bras ballants, mon *je t'aime* qui déjà se dérobe, inutile. Un soignant arrive dans la chambre à cet instant précis, accompagné de maman. Il nous annonce qu'ils ont prévu de t'amputer de la jambe gauche le lendemain matin. Son discours est précis, concis, intelligemment ponctué. On sent qu'il a l'habitude. Pas moi. Je ne comprends rien à ce qu'il se passe. J'ai envie de crier, de me jeter sur toi pour faire barrière avec mon corps, de pousser cet homme qui te propose de te couper la jambe.

Mais tu restes calme, alors je ne dis rien. Je m'en remets à toi, à ce que j'imagine être ta sagesse d'hospitalisée. Tu poses des questions sur la procédure, puis tu te tournes vers maman, et lui demandes de préparer quelques-unes de tes affaires.

En moi, la possibilité de ta mort n'a toujours pas sa place. Alors je m'accroche à tout ce qui se présente. Que l'on te propose de t'amputer, c'est horrible, mais ça veut dire que tu vivras car, sinon, un geste aussi atroce n'a aucun sens. Que tu sois si calme, c'est déroutant, mais ça veut dire que tu maîtrises. Or, quelqu'un qui maîtrise n'est pas en train de mourir. C'est le genre de bêtises auxquelles je crois. Mais je ne sais rien de la mort. Je crois encore, de façon brouillonne, que les choses, ces choses-là, ont une forme de sens, si tant est qu'on le recherche. Je pense que la mort a ses façons de nous avertir, et qu'on ne meurt pas comme ça, si facilement, à trente-trois ans.

Et pourtant, quelques heures plus tard, tu meurs. Tu meurs doucement, sans douleur, droguée jusqu'à la moelle. Tu meurs en rythme, au son décroissant du décompte de tes battements de cœur. Tu meurs entre mon père, notre mère et moi. Tu meurs, ta main dans la mienne, et c'est inexorable. Le son de la machine ralentit, et il n'y a rien à faire. Chaque « bip » me comprime un peu plus le cœur, et je veux me débattre, mais contre quoi ? Au collège, j'avais fini par découvrir qu'aux garçons qui nous attrapent les poignets pour nous apprendre la docilité, on met des coups de tête. Mais on ne met pas de coups de tête à une infection généralisée. Ni même au système hospitalier, tout flingué qu'il est par les coupes budgétaires. On ne fait rien, on laisse son cœur être tenaillé, on tient plus fort encore la main de celle qui meurt, jusqu'à la broyer. Et on accepte la leçon, en supposant que quelque part, il doit bien y en avoir une.

Tu avais tout tenté pour arracher à ce monde la dignité qu'il t'avait refusée. Et puis, sentant ce combat impossible à gagner, tu t'en es délivrée. Sagement, doctement, comme tu avais toujours fait.

Coucher de soleil sur la banlieue londonienne. Tu es morte depuis douze heures. Je suis accroupie, appuyée contre le mur rouge de la maison qui nous héberge. Dans une chambre en haut, maman se recroqueville. Son corps aussi est ravagé. Sous mes pieds, les graviers forment de petits monticules bien délimités. À mes côtés ton autre petite sœur, dans la même position. Nous fumons un joint en silence.

Les étoiles scintillent ce soir. Comme des centaines de scarabées fauchés, sur le noir profond du bitume qui troue la forêt devant chez nous.

Qui nous apprend à nous baigner nues dans les rivières ?

Ce qu'il reste après la mort, c'est d'abord l'enveloppe charnelle. Au moment où ton corps commençait son travail d'humilité et de décomposition, il m'habitait plus qu'il ne l'avait jamais fait. Pendant des semaines, j'ai été possédée par la perception physique de toi. Je pouvais ressentir la présence de tes lèvres charnues, leur pulpe rosée et scintillante, la salive glissant le long de tes dents sagement alignées. Et les sillons sombres et épais de tes cheveux à la naissance de ta nuque. Ce cadeau d'intimité que tu faisais nonchalamment, lorsque tu te coiffais en chignon. L'indice de ta pilosité conquérante.

Surtout, je pouvais sentir ton odeur. J'entrais dans une pièce chez moi et il me semblait que tu venais de la quitter, tant ton odeur était partout. Un endroit où tu n'avais jamais vécu. C'était à nouveau l'effluve chaud et doux, qui signifiait à l'ensemble de mon corps qu'il pouvait se laisser aller, que j'étais arrivée dans notre terrier. L'odeur de ta peau. Celle de tes draps, de tes placards, de toutes les étoffes que tu mettais contre ton corps. Cette odeur-là m'a provoqué des effractions soudaines et violentes dans l'abdomen.

Puis, petit à petit – est-ce ça qu'on appelle *guérison* ? – mes sens t'ont oubliée. Ta présence charnelle s'est dissipée. Et si je ferme les yeux, désormais, il n'y a plus de souvenir visuel, rien que les photographies. Toi dans le jardin de l'hôpital, un foulard sur la tête, couvrant l'absence de tes cheveux. Toi à Noël, l'année de tes vingt-cinq ans, ta maigreur emballée de dentelles. Tu es penchée au-dessus de maman dans cette attitude attentive et patiente que tu lui réservais. Et puis une autre photo, les pieds dans

l'eau en Andalousie, ta robe remontée sur tes cuisses. Tu y relèves tes cheveux avec une tendresse infinie, comme si tu t'enlaçais toi-même.

Aujourd'hui ma propre odeur et celle de maman sont les seules pistes qui me ramènent à toi. Nos fragrances aussi sont parentes, l'as-tu déjà remarqué ? Crois-tu qu'une famille partage la même gamme de senteurs ? Est-ce que nos peaux sont le reflet de nos gènes communs ou bien notre odeur se fait-elle l'écho du long cheminement de joies, de blessures et de traumatismes qui nous ont façonnées semblables ?

En septembre 1945, à Hiroshima et Nagasaki, les dernières victimes des bombes atomiques étatsuniennes agonisent. John Hersey, reporter de guerre, est un des premiers journalistes à se rendre à Hiroshima après l'explosion. D'après lui, le flash de la bombe a été d'une intensité telle qu'il a décoloré le béton. Sur certains murs, des ombres de silhouettes humaines ont été définitivement capturées. « *Presque au centre de l'explosion, sur le pont qui jouxte le musée des Sciences et de l'Industrie, un homme et sa charrette avaient été projetés sous la forme d'une ombre en relief, montrant clairement qu'au moment de l'explosion l'homme s'apprêtait à fouetter son cheval.* »

Peu de temps après l'explosion de la bombe, à Paris, maman est conçue. Dans un deux pièces exigü du 14^e arrondissement, notre grand-père rappelle quotidiennement notre grand-mère à ce qu'on appelle encore le « devoir conjugal ». Une fois couchés, il a pour habitude de lui demander de se tourner dans le lit, afin de faciliter l'intrusion qu'il s'apprête à commettre, fort d'avoir la loi et les normes sociales pour lui. Nulle explosion nucléaire cependant pour figer ce moment, mais les oreilles attentives de deux petites filles, pelotonnées de l'autre côté de la paroi.

Non, non. Notre grand-mère commence toujours par résister.

Que produit une enfance rythmée par les échos réguliers du viol de sa propre mère ?

Elle dessinait. À l'école, elle griffonnait en cachette les portraits de ses amies, pendant la classe. Peu avant le brevet, son professeur de dessin est venu trouver ses parents, pour

les convaincre de la laisser s'engager dans une carrière artistique. Elle est douée, très douée, insiste-t-il. Mais son père est catégorique. Artiste, ça n'est un métier pour personne, encore moins pour une femme. Elle est devenue secrétaire.

Lorsque la créativité est bridée, elle s'exprime par l'utérus, m'a dit un jour une femme qu'en d'autres temps on aurait brûlée vive. Le 20 juin 1946, une sage-femme de la maternité de la rue Sarrette aide maman à venir au monde. Elle la lave, la linge, puis la ramène à notre grand-mère. À leur arrivée dans la chambre, celle-ci se tourne vers le mur, pour ne pas voir l'enfant que la vie vient d'ajouter à sa longue liste de tâches quotidiennes, et dont, surtout, elle ne veut pas. De mauvaise grâce, elle la ramène à la maison, et l'élève, aux côtés des deux autres petites filles qui alourdissent déjà son existence. Et puis, par esprit de résistance peut-être, parce que dire la vérité est parfois tout ce qu'il nous reste, dès que sa fille est en âge de la comprendre, elle lui raconte l'histoire. Toute l'histoire. Et elle conclut *Si encore tu avais été un garçon...*

Vagin chaud, chair tendre et enflammée. Te l'a-t-elle dit ? À peine un an plus tôt, alors que la guerre se terminait, mamie s'est trouvée enceinte. À la maison, elle se saisit d'une aiguille à tricoter et fouraille l'intérieur de son utérus autant qu'elle le peut. Si elle lui permet de se débarrasser du fœtus, l'opération lui coûtera un ovaire. Un, seulement. À l'hôpital, où elle arrive percluse de douleurs, on trouve son cas tellement intéressant qu'on convie une quinzaine d'internes à venir procéder à une palpation. Dans la précipitation, ou peut-être parce qu'on juge que ça n'en vaut pas la peine, on néglige de lui administrer des antidouleurs. Après la quinzième intrusion, l'interne dont c'est le tour demande à notre grand-mère si elle veut qu'ils s'arrêtent là. Elle acquiesce, à bout de forces. Sourire, gorgé de sa propre aménité. *Très bien, dans ce cas je reviendrai demain matin.*

Vagin chaud, chair douloureuse, pénétrée par des dizaines de mains étrangères. Alourdie de la honte de celle qui a enfin osé se refuser à son devoir et qui en paie le prix fort. À quoi pense-t-elle tandis que ces mains la fouaillent ? Je crois qu'elle n'est plus là.

Soixante-dix ans plus tard, pour une manifestation, je collerai deux aiguilles à tricoter sur une pancarte et inscrirai en dessous : MAMIE M'A TOUT APPRIS. C'est d'elle que nous tenons ces anecdotes, et d'autres encore. D'elle, puis de notre mère. Mamie n'a jamais eu besoin d'expliquer pourquoi c'étaient ces histoires-là, et pas d'autres, qu'elle avait choisi de nous transmettre. La trame qu'elles filent est une cache d'armes. Nous sommes les héritières d'une détermination farouche, nous les descendantes des avortements ratés, des grossesses imposées. Celle-ci est indémêlable de nos douleurs et de nos rages, transmises d'une génération à l'autre comme on essore un torchon plein de sang, dans l'anonymat d'une cuisine plongée dans la nuit.

Regarde-moi, tu me vois ? Je couds nos torchons ensemble pour en faire un livre à ta mémoire.